
LA COOPÉRATION DES IDÉES

AVIS

Dès ce n°, la Coopération des Idées devient l'organe de la Société des Universités populaires.

Avec un Comité de rédaction, elle sera plus impersonnelle, comme il convient à une revue de sociologie positive ouverte à tous les chercheurs de vérité sociale et de bien moral.

Plus fréquemment, nous publierons, surtout pour nos amis de province, instituteurs et éducateurs, les meilleures conférences de philosophie, de sociologie et de morale qui seront faites à l'Université populaire. Notre chronique bibliographique des Livres qui font penser conservera une large place.

Jusqu'ici, notre marche fut ascendante. Nous espérons que cette transformation, qui sera une amélioration importante de notre rédaction, sera appréciée de nos lecteurs, fera grossir le nombre de nos abonnés, et que nous pourrons prochainement agrandir notre format.

Nous ferons connaître dans notre prochain n° la composition du Comité de rédaction.

Ce journal étant une tribune libre, nous rappelons que les notes et articles signés de la Société des Universités populaires peuvent seuls engager notre association. Notre esprit est libre, et, ici, chacun dit ce qu'il pense sous sa propre responsabilité.

APPEL AVANT L'ACTION

L'inauguration de notre première Université populaire aura lieu le lundi 9 octobre, à 8 heures du soir. C'est notre président, M. Gabriel Séailles, qui prononcera le discours d'ouverture. Il dira ce qu'il convient de dire aujourd'hui, et de faire. Cela sera publié dans notre prochain numéro.

Aujourd'hui, c'est autre chose que nous avons à dire; c'est, avant d'entrer dans la lutte pacifique et féconde contre les instincts, les erreurs et les sectarismes en retard, un dernier appel que nous adressons aux hésitants, aux timorés, à tous ceux, trop nombreux encore, dont la volonté ne sait pas suffisamment servir le cœur. Economisons le déchet des volontés. Il reste à prouver qu'il y ait des hommes qui soient des professeurs d'énergie: on ne saurait nier qu'il y a des époques qui ont une faculté extraordinaire d'exaltation. Telle est la nôtre.

De tous les gros problèmes posés par les tragiques événements que nous vivons, on voit sourdre des courants tumultueux qui ne correspondent plus aux petits ruisseaux saumâtres des anciens partis. Avant, on avait telle étiquette, et l'on savait à l'avance, suivant la formule, ce qu'on devait être. Maintenant tout a été confondu, les petits ruisseaux ont débordé de leurs caniveaux, et il a bien

fallu que chacun suivit sa propre direction, qu'il se la proposât après un âpre débat de sa conscience, et qu'il s'orientât soi-même. Ainsi, les torpeurs lâches furent secouées, et inquiétées des âmes qui dormaient.

Certes, on peut dire que ceux qui ressassent encore, après une telle tourmente, le credo qu'ils ont appris, et qui vont demander à des chefs et à des dogmes les attitudes qu'ils ont à prendre dans d'aussi tragiques circonstances ne sont pas de ces temps héroïques. C'est dire qu'ils ne sont plus que les fantômes falots des acteurs morts d'un monde mort.

Ainsi, cela est bien. Nous avons des hommes, et non plus des poupées automatiques; de la vie, et non plus des abstractions. Sans doute, de là quelque agitation sociale et quelques troubles dans la pensée et dans les actes. Ceux qui s'en effraient n'auraient raison que si ce désordre perdurait. Cette revision politique, sociale et morale était nécessaire. Et nous devons naturellement en ressentir quelque angoisse.

Un éclair a déchiré la nuit dans laquelle nous nous complaisions hypocritement pour ne pas apercevoir les lézardes de notre conscience sociale, et nous avons vu le mal, l'erreur. Nous avons vu la bestialité, l'inconscience, l'ignorance morale des foules, nous avons vu l'iniquité, une République d'allures sud-américaines. C'est suffisant. Nous savons que tout le bien est à organiser. Mieux, nous connaissons le remède à ce chaos.

Une seule besogne, urgente, capitale, s'impose à cette heure décisive, besogne qui, en dehors de tout ce qui oppose, doit unir tout ce qui a une conscience et une volonté : c'est l'éducation populaire.

Notre démocratie ne saurait être une société d'instinct. Liberté implique conscience. Adaptons-nous à cette forme nouvelle de vie sociale : éclairons les consciences. Sinon nous aurons, avant peu, cette monstruosité sociale : un peuple de brutes alcooliques avec des droits d'hommes. Et ce sera épouvantable. Déjà, dans les carrefours, on hurle des chants sauvages et l'on vocifère des cris de mort.

Notre Université populaire ne se propose pas autre chose : éclairer les consciences. Nous ne poursuivons qu'un but : l'émancipation intégrale du prolétariat; et ce, qu'on le sache bien, pour le prolétariat lui-même, pour l'humanité tout entière, non pour la gloire d'une formule, la puissance d'une coterie ou le triomphe d'une dialectique.

Nous appelons à nous tous ceux qui veulent sincèrement, avec nous, cette émancipation.

Ceux qui, profitant de cette porte largement ouverte aux bonnes volontés, entreraient chez nous avec l'arrière-pensée de servir la domination d'une classe, d'une secte, l'exploitation capitaliste ou politicienne, ou enfin leur ambition personnelle, seraient promptement déçus.

Aux travailleurs, nous dirons tous leurs devoirs; mais nous ne leur cacherons aucun de leurs droits.

Pas de malentendu ! Nous sommes des hommes de progrès, de liberté et de justice. Et c'est précisément pour cela que nous ne sommes point des sectaires. Ceux qui regardent le passé sont donc prévenus que c'est de tout ce que nous pouvons que nous allons à l'avenir. D'ailleurs, nous ne resterons pas dans les vagues généralités, nous agissons fortement. Une fois pour toutes, il faut montrer ce que peut l'homme pour son idéal. Ainsi se prouvera que les « lois d'airains », les fatalités historiques ne sont que nos lâchetés objectivées par notre hypocrisie. L'inertie, c'est le mal, tout le mal : celui qui est et celui qui sera.

A tous ceux qui veulent vraiment l'émancipation totale du prolétariat, à tous les travailleurs, qui ne sauraient se refuser à une vie meilleure et plus digne, nous adressons notre appel. Qu'ils viennent se grouper et agir dans notre Université populaire ! Il y a place et liberté pour toutes les initiatives, depuis celle du catholique, du protestant, du juif, jusqu'à celle de l'anarchiste. Nous ne leur demandons que d'être, chez nous, ce qui vaut mieux que tout : des hommes de sincérité et de bonne volonté. Notre Université populaire ne sera pas un mécanisme ne fonctionnant que d'une certaine manière : elle est de la vie, de la spontanéité, de la liberté. Elle est déjà l'ébauche de la société que nous rêvons et que nous ferons. Notre action sera notre meilleure propagande, et les résultats que nous obtiendrons seront nos meilleures démonstrations.

En travaillant à l'éducation populaire, nous travaillerons à la nôtre, qui est restée trop théorique.

Nos principes, nos idées, nous les éprouverons par l'application.

Il y a là le commencement d'une belle, d'une grande œuvre féconde, à laquelle s'associeront certainement tous ceux que n'aveuglent pas un étroit sectarisme et le vain regret de ce qui ne peut plus être.

A ceux-là — d'où qu'ils soient — nous crions : En avant ! En avant pour la justice, pour la liberté, pour la fraternité, pour tous les grands mots de notre Démocratie, grands mots ridiculisés par l'abus verbal, et dont il faut faire de sublimes réalités !

Qu'ils viennent à nous, lutter avec nous pour la Démocratie vraie, pour le progrès social, pour l'Humanité, tous ceux qui disent sincèrement, avec Gœthe mourant : Plus de lumière, toujours plus de lumière !

G. DEHERME.

La Réforme de l'Enseignement Secondaire

(Suite et fin). — Voir nos 40, 41, 42 43, et 44.)

Le baccalauréat ainsi réformé serait, en réalité, un *certificat d'études classiques* ; on se garderait d'ailleurs de lui retirer son nom de baccalauréat ; il serait passé plus tôt que l'examen actuel du même nom, vers 14 ou 15 ans. Il est à présumer d'ailleurs à cause de la moindre difficulté des épreuves, que le nombre des bacheliers augmenterait.

Le baccalauréat ouvrirait toutes les écoles supérieures d'agriculture, d'industrie, de commerce, ainsi que toutes les écoles officielles qui ne forment pas de fonctionnaires comme l'École centrale. Il serait le seul grade universitaire que la loi militaire prit en considération, si elle devait en prendre un ; il vaudrait d'ailleurs mieux qu'elle n'en prit pas.

Au-dessus du baccalauréat viendraient la licence, l'agrégation que je dédoublerais volontiers et le doctorat. Quelques mots d'explication sur ces autres grades, surtout sur la licence qui ferait en réalité partie de l'enseignement secondaire.

Le bachelier étant supposé avoir une culture générale homogène, il n'y aurait aucun inconvénient à le spécialiser pour les études de licence. De là une bifurcation littéraire et scientifique et des sous-divisions dans chaque branche :

licence générale ès-lettres ; licence spéciale ès-linguistique ; licence spéciale ès-histoire et géographie ; licence spéciale ès-philosophie ; licence générale ès-

sciences ; licence spéciale ès-sciences mathématiques ; licence spéciale ès-sciences physiques et chimiques ; licence spéciale ès-sciences naturelles.

Cela ferait donc huit licences différentes. Leur préparation demanderait en moyenne 3 ans ; on les passerait donc vers 17 ou 18 ans, l'âge où beaucoup de jeunes gens passent aujourd'hui leur baccalauréat. De fait ce seraient des baccalauréats, plus spéciaux et plus sérieux que les examens actuels de ce nom ; ce seraient les baccalauréats que souhaitent certains professeurs effrayés par le flot montant des médiocrités. Autant en effet les examinateurs devraient être indulgents pour le baccalauréat, autant ils seraient en droit d'exiger une instruction solide pour la licence.

Pour l'organisation de ces examens je me borne à quelques indications. Il faudrait d'abord que les licences générales fussent mises sur un pied d'équilibre avec les licences spéciales, de façon à éviter que les unes soient délaissées au profit des autres, le résultat serait facilement obtenu au moyen de points et de coefficients. On favoriserait d'ailleurs, de préférence, s'il fallait choisir, les licences générales ; l'élève peut avant 18 ans ne pas s'enfoncer dans les spécialités techniques.

La licence spéciale de langues comprendrait d'abord et toujours l'étude philologique du français, ensuite l'étude approfondie d'une langue spéciale, enfin l'étude sommaire, mais d'ailleurs plus poussée que pour le baccalauréat des autres langues mortes ou vivantes, suivant la langue spéciale que l'on choisirait, il y aurait donc six espèces de licences ès-linguistique, formant des hellénistes, des anglicisants, etc. ; sur ce modèle on pourrait, dans certaines facultés, en calquer d'autres de langues mortes, sanscrit, hébreu, etc., ou vivantes, russe, hongrois, arabe, etc.

Les licences d'histoire ou de philosophie resteraient à peu près les mêmes que maintenant. On pourrait les décharger de toute épreuve de langues même vivantes, les élèves pourvus du diplôme de bachelier ayant eu à en faire preuve d'une connaissance suffisante. Je ne dis rien non plus des licences, générales ou spéciales, de science. Leurs programmes se rapprocheraient de ceux des baccalauréats ès-sciences actuels complet ou restreint. Toute matière littéraire, historique ou philosophique en serait écartée, comme toute matière scientifique serait écartée des diverses licences ès-lettres.

La licence ouvrirait l'accès aux professions libérales ou aux fonctions publiques supérieures. Il faudrait être licencié ès-lettres pour commencer son droit, licencié ès-sciences naturelles pour commencer sa médecine, ès-sciences physiques et chimiques pour commencer sa pharmacie. L'admission aux grandes écoles militaristes ou fonctionnaristes de l'Etat serait subordonnée à l'obtention d'un de ces diplômes. Les places modestes de l'Université pour lesquelles on n'exige aujourd'hui que le baccalauréat seraient réservées aux licenciés.

Au-dessus de la licence se trouverait l'agrégation dédoublée en deux degrés, l'un correspondant à la licence actuelle, l'autre à l'agrégation actuelle. Ce serait, comme aujourd'hui, des grades propres au professorat, mais accessibles aussi aux travailleurs libres. La première agrégation, bien que correspondant à notre licence, aurait un caractère de concours. La seconde agrégation prendrait en considération au moins autant les travaux personnels déjà publiés par l'impétrant que ses épreuves d'examen. (1)

(1). C'est la règle contraire qui explique l'intériorité de nos agrégés et professeurs de droit ou de médecine par rapport à l'étranger. Mais ceci relève de la réforme de l'enseignement supérieur, et je dois laisser de côté la question.

Enfin le doctorat garderait son caractère actuel. Les licenciés pourraient le briguer sans passer par l'agrégation. La thèse latine ne serait plus obligatoire. Le grade de docteur ne récompenserait pas forcément comme aujourd'hui toutes les soutenances de thèse, mais couronnerait tantôt un travail de premier ordre, tantôt une série de contributions moins importantes mais dont l'ensemble constituerait une œuvre forte. L'Université pourrait même honorer du titre doctoral l'auteur de tel ou tel livre publié en dehors d'elle.

A une telle réorganisation des baccalauréats, je verrais plusieurs avantages :

1° Pendant tout son temps scolaire, l'enfant demanderait moins à sa mémoire et plus à son intelligence. Il serait dispensé de la mnémotechnie des manuels encyclopédiques, par suite de la seule cause réelle de surmenage dans les programmes. Sa mémoire serait d'ailleurs exercée, puisqu'il aurait dû apprendre plusieurs milliers de mots usuels en plusieurs langues, mais l'effort serait à la fois moins pénible et plus utile que celui des récitations grecques et latines ou des enfilades de détails historiques ou scientifiques.

2° A l'âge de quatorze ans ou quinze au plus, l'enfant pourvu d'une instruction générale suffisante, et par ailleurs maître de quatre langues vivantes, aurait toute liberté de se livrer aussitôt à l'apprentissage professionnel qui lui plairait. Il devrait pouvoir notamment se libérer dès cette époque du service militaire, de façon à être à même, à seize ou dix-sept ans, d'entrer dans l'industrie, se livrer au commerce, passer aux colonies, etc.

3° L'obligation de subir un second baccalauréat, dénommé licence, avant de suivre les cours de l'enseignement supérieur, constituerait un obstacle sérieux à l'encombrement des professions libérales. Le père de famille, sachant que son fils au sortir de la caserne devra faire d'abord trois ans d'études d'humanités, puis trois ou cinq ans d'études juridiques, médicales ou autres pour obtenir le diplôme professionnel, lui conseillerait probablement une situation d'un revenu moins lointain.

4° Par contre, les jeunes gens qui s'obstineraient à la conquête du diplôme seraient obligés, par suite de ce second examen, de justifier d'une haute culture littéraire ou scientifique, et on ne verrait plus aujourd'hui des docteurs en droit ou des docteurs en médecine qui auraient à rougir de leur ignorance linguistique devant un commis-voyageur ou de leur médiocrité générale devant quelquefois un contremaître ou un ouvrier.

Même si l'on n'acceptait pas cette transformation du caractère de la licence, il y aurait avantage à diminuer la difficulté du baccalauréat, à en faire un *certificat* qui ne serait refusé qu'à ceux qui se montreraient, soit d'après leur examen, soit d'après leur livret scolaire, tout à fait indignes de l'avoir. Par contre, la réforme ne présenterait nul inconvénient ni pour le recrutement des Facultés, ni pour celui des grandes écoles.

Que si, en effet, l'on craignait que cette facilité plus grande du baccalauréat eût de mauvais résultats au point de vue des carrières libérales déjà encombrées, il suffirait de rappeler : 1° Que l'encombrement de ces carrières diminuant leur lucrativité détournera de plus en plus les concurrents, c'est ce qui arrive déjà pour le barreau, et c'est ce qui arrivera bientôt pour la médecine ; 2° que rien n'empêche qu'en regard à ces carrières le grade universitaire soit, comme en Allemagne, distinct du droit d'exercice professionnel. Si par exemple le corps français médical fixait à 25 ans l'âge auquel un médecin pourrait commencer à exercer, il n'y aurait aucun inconvénient à laisser les futurs médecins commencer leurs études à dix-sept ans ; peut-être même la perspective de ces huit ans inévitables

pousserait-elle certains jeunes gens vers une profession plus vite rémunératrice.

C'est à ce même point de vue que se placent ceux qui, nullement par paradoxe, proposent de ne point exiger le baccalauréat pour les candidats aux grandes écoles militaires (et diminuer fortement la difficulté de cet examen reviendrait au même). Le résultat est que le nombre des concurrents à ces écoles serait bien plus considérable encore ; or les premiers n'en seraient que plus supérieurs à la masse, et ainsi il n'y aurait rien de changé au premier tiers ou au premier quart des Saint-Cyriens, Polytechniciens, etc. Quant au reste, l'importance des épreuves littéraires et scientifiques serait-elle tout à fait subordonnée à celle de la santé et de la vigueur qu'il n'y aurait là que des avantages. Il vaudrait mieux que les examinateurs pour écoles militaires sélectionnassent les futurs officiers d'après leur périmètre thoracique ou leur acuité visuelle, d'après aussi l'assurance de leur réponse et la netteté de leur élocution, que d'après l'exactitude de ses réponses, celles-ci dénotassent-elles de louables connaissances même militaires. On pourrait ainsi imaginer un examen idéal pour ces écoles portant sur trois ordres d'épreuves : conditions intellectuelles, conditions physiques et conditions morales, ces dernières de notation délicate, mais on sait que les « cotes d'amour » ont du bon ; ces trois ordres ayant d'ailleurs le même coefficient, et un candidat plein de santé et de sang-froid ayant ainsi plus de chance qu'un candidat seulement plein de connaissances. Pour ceux-ci d'ailleurs, à partir d'une certaine note pour les compositions écrites, 15 par exemple sur 20, le coefficient pourrait être doublé, ce qui assurerait l'avantage aux meilleurs concurrents dans l'ordre intellectuel. On peut même penser qu'une mesure excellente serait de rendre l'examen d'admission à ces écoles aussi facile que possible, et même d'y recevoir deux fois plus d'élèves officiers qu'il ne faudrait ; à la fin de la première année, une sélection judicieuse ne conserverait que les meilleurs au triple point de vue physique, moral et intellectuel, les autres auraient toujours accompli leur année de service régulier et pourraient éventuellement faire de bons sous-officiers ; pour les futurs marins, notamment, une année de service effectif permettrait d'écarter les jeunes gens qui résisteraient le moins bien à la mer. J'ajoute en passant que dans une telle réforme l'Ecole polytechnique perdrait son caractère mixte ; c'est de l'Ecole centrale en effet que devraient logiquement sortir les ingénieurs de l'Etat.

XIX. — Résumé et Conclusions

Les grands hommes sont les vrais hommes, les hommes réussis. Ils ne sont pas extraordinaires, ils sont dans l'ordre. Ce sont les autres exemplaires qui ne sont pas ce qu'ils devraient être.

(AMIEL).

Il faut qu'un élément d'aristocratie soit introduit dans notre vie. Naturellement je ne parle pas d'aristocratie de naissance ou d'argent, ni même d'aristocratie intellectuelle. Je veux dire l'aristocratie de volonté, de caractère, d'âme.

(IBSEN).

De tout ce qui précède on peut tirer, en guise de conclusions, une série de propositions brèves permettant de répondre à la question posée par le Comité Duplex : Quelles sont les réformes à introduire dans la discipline et dans les

exercices scolaires en vue d'assurer au collégien une plus grande liberté morale, une plus grande liberté intellectuelle, et de le préparer ainsi à l'activité virile?

Conditions extrinsèques

1° Supprimer le privilège établi par la loi militaire en faveur de certains diplômés.

2° Réduire le service militaire à son minimum, un an ou même six mois, si possible.

3° Modifier le système d'admission aux grandes écoles militaires dans le sens suivant : a) ne pas exiger le baccalauréat des candidats ; b) rendre l'admission plus facile et y attribuer autant d'importance à la visite médicale et au diagnostic moral qu'à l'examen des connaissances ; c) recevoir beaucoup plus de candidats qu'il n'en faudrait numériquement et éliminer le surplus, d'après les mêmes règles, à la fin de la première année.

Conditions intrinsèques

A. ÉDUCATION

4° Que tout professeur se préoccupe de l'éducation des âmes plus encore que de l'instruction des esprits. Au point de vue de la sensibilité qu'il corrige a) les excès de présomption b) et surtout les excès de timidité ; c) l'excès de dureté de cœur d) et plus encore l'excès de sensibilité. *Viriliser*, telle doit être sa devise.

5° Au point de vue de l'intelligence, la forger plutôt que la meubler ; éveiller la curiosité, provoquer l'effort personnel, laisser une certaine liberté à l'élève pour l'emploi de ses heures d'études et pour le choix de ses lectures, se tenir toujours plutôt un peu au-dessus de son esprit de façon à lui demander un effort continu.

6° Au point de vue de la volonté, combattre les trois défauts possibles a) impuissance ou faiblesse de la décision b) inconstance de la décision c) excès de l'obstination. Développer aussi harmonieusement que possible les qualités actives du vouloir (ardeur, enthousiasme, etc.) et les qualités passives (constance, calme, sang-froid, etc.)

7° Au point de vue des hautes facultés de l'âme, ne rien négliger de ce qui peut développer le triple souci éthique, esthétique et métaphysique, donc favoriser au plus haut degré la préoccupation morale, l'amour de l'héroïque et du magnanime et le respect de la sainteté.

B. INSTRUCTION

I. Exercices physiques, arts, etc.

8° Donner autant de place aux exercices physiques qu'aux exercices intellectuels.

9° Et partager le temps des exercices physiques en trois parts à peu près égales a) promenade, b) exercices physiques proprement dits, c) exercices d'art.

10° Ces exercices physiques proprement dits, les affecter moitié à la culture d'un jardin, moitié à des exercices de sport, de préférence en plein air, et à des jeux par camps.

11° Et ces exercices d'art, les employer moitié en travaux d'art manuel, moitié en travaux de beaux-arts (la musique, de préférence symphonique). Chacun tour à tour artisan et artiste.

II. Travaux intellectuels

12° Donner la première place (4 heures 1/2 sur 12 par exemple) au français (et

aux langues mortes considérées comme accessoires du français, version latine surtout).

13° Donner la seconde place (4 heures 1/2 sur 12 par exemple), aux langues vivantes apprises pour elles-mêmes et non comme exercices d'esprit ou comme accessoires du français : d'abord l'anglais ou l'allemand ; puis l'autre langue, l'allemand ou l'anglais : enfin l'italien et l'espagnol dont la connaissance, avec le latin, est très facile.

14° Donner la troisième place aux sciences mathématiques, physiques et naturelles (2 heures sur 12) et réserver autant de temps aux solutions de problèmes et travaux personnels à l'élève qu'à l'exposé des théorèmes ou des théories.

15° Donner la quatrième place à l'histoire et à la géographie (1 h. sur 12, temps suffisant non pour connaître ou faire connaître ces études immenses, mais pour en éveiller le goût).

III. Programmes

16° Réserver autant de temps à la récréation et autant au sommeil qu'au travail.

17° Remplacer le pion par un surveillant-élève, de l'âge des autres élèves ou plus âgé pour les tout jeunes.

18° Pendant les heures de récréation laisser les élèves libres de sortir dans la campagne (le collège idéal devant être en pleins champs) ou d'aller lire dans les bibliothèques, s'ils préfèrent. Dans les classes supprimer les concours et les compositions de classement.

19° Consacrer le dimanche au repos complet (ni études ni exercices physiques) suivant leurs goûts, les élèves sortiraient dans leurs familles ou organiseraient des réceptions au collège, ou consacraient la journée aux jeux, à la promenade ou à la musique (aux services religieux dans les collèges religieux).

20° Modifier le baccalauréat et en faire un simple certificat d'études secondaires a) un seul examen b) composé de plusieurs compositions écrites c) et de diverses interrogations orales moins importantes d) qu'on passerait avant seize ans. Pas de bifurcation ni de dédoublement. Exiger par contre une licence pour toutes les professions libérales et fonctionnaires.

Conditions générales

21° Dans chaque famille, le père et la mère devraient s'inspirer de principes semblables à ceux énoncés aux n°s 4-7. L'éducation familiale est d'une autre importance, en effet, que celle des écoles et des lycées. De plus, le devoir des parents imbus de sentiments religieux est de communiquer ces sentiments à leurs enfants, la neutralité religieuse n'ayant plus de raison d'être dans la famille.

22° Le prêtre (curé, pasteur, rabbin) devient alors l'auxiliaire de l'éducation générale, et son action, respectant celle de l'instituteur, peut et doit s'exercer dans le même sens des n°s 4-7, et plus spécialement du n° 7.

23° L'instituteur, pour l'instruction primaire, doit, tout comme le professeur de l'enseignement secondaire, se préoccuper de l'éducation des âmes au moins autant que de l'ornement des esprits.

24° L'officier pourrait et devrait jouer dans l'éducation nationale un rôle supérieur à celui de l'instituteur et du prêtre ; un corps d'officiers qui, en sus de l'instruction technique correspondant aux classes et aux études, se préoccuperait chez tous les soldats de l'amélioration des énergies et des synergies, suffirait à restaurer un pays perdu ; on ne se doute pas, à ce point de vue, de l'outil psychologique que la nation a en mains avec le service universel, et dont elle ne se sert pas.

25° Plus généralement encore, tout homme, même qui ne serait ni officier ni prêtre ni professeur ni père, a le pouvoir et le devoir d'exercer autour de lui, par la parole, par la plume ou seulement par l'exemple, une influence conforme à ces mêmes alinéas 4-7.

Questions accessoires

26° Développer autant que possible les voyages de vacances, les jeunes élèves voyageant avec leurs maîtres par petites caravanes, à pied ou à bicyclette, tout point de France étant suffisamment rapproché d'une région montagneuse ou pittoresque.

27° Favoriser les échanges internationaux soit de correspondances, entre élèves de lycées nationaux et étrangers, soit même d'élèves; il n'y aurait que des avantages à ce qu'un collège ait un dixième ou un vingtième de ses élèves de nationalités variées; c'est une bonne condition psychologique et une excellente condition linguistique.

28° On pourrait même, à l'imitation de ceci, essayer de créer des liens dans le pays, même entre chaque collégien de l'enseignement secondaire et un élève des classes primaires plus jeune qui aurait en lui un frère aîné en quelque sorte; ces liens devraient être établis sur un pied d'égalité absolue et toute relation d'argent devrait être rigoureusement défendue; le but serait seulement de semer des germes de concorde, de développer chez les jeunes bourgeois le sens de la responsabilité morale et de la solidarité, et de faciliter peut-être aux meilleurs fils d'ouvriers (car il faudrait faire un choix parmi eux à cause du nombre) l'ascension sociale. Le même essai pourrait être fait entre jeunes filles riches et fillettes pauvres.

29° L'éducation des filles, à ce propos, devrait être rapprochée autant que possible de celle des garçons; la nature des sports et des travaux physiques changerait, mais non la proportion des heures de repos et de travail, ni des heures de travail corporel et de travail intellectuel. Je me demande même si on ne pourrait pas avoir à peu près les mêmes programmes, et si, pour aller tout de suite à ce qui semble paradoxal, la version latine qui est un exercice si louable pour les garçons donnerait de mauvais résultats pour les filles; on ne comprend pas que l'Eglise, qui a eu si longtemps le monopole de l'instruction des filles, n'ait pas exigé ce minimum: que la femme comprit au moins son *Pater* et pût suivre à peu près la messe. En tout cas, il y aurait lieu d'attacher plus d'importance encore dans cette éducation, aux alinéas 4-7 en les adaptant bien entendu à l'âme féminine. Que de maris qui auraient préféré trouver chez leurs jeunes femmes moins de connaissances exigées pour le brevet supérieur et plus de jugements sains sur le rôle du caractère dans la vie, sur l'indulgence, la bonne humeur, la noblesse d'âme, l'énergie même qui n'est certes pas inaccessible à la femme, sans parler de l'art d'élever virilement et magnaniment les enfants!

HENRI MAZEL.

Le Congrès socialiste de Stuttgart et le Socialisme Français

(RÉPONSE)

Cher Monsieur Deherme,

Ce n'est pas une voix autorisée qui se fait entendre ici; ce n'est pas un militant qui vient vous répondre. Si je n'avais considéré que mon âge et mon peu d'influence, je me serais tu; mais un socialiste, membre du Comité de la « Coo-

« pération des Idées », ne pouvait vous laisser accuser le socialisme français, dans les termes où vous l'avez fait, sans protester.

Et d'abord vous savez que votre article a donné lieu à une équivoque — dont, il est vrai, vous n'êtes pas responsable. Mais le Bulletin porte le même nom que la Société, et l'on pouvait croire qu'il en était l'organe ; d'autre part, on n'ignore pas que notre association s'est constituée grâce à vous, et qu'elle subsiste surtout par vos efforts et votre dévouement, c'est pourquoi on s'est accoutumé à vous regarder comme son représentant au dehors. Ne vous étonnez donc pas qu'une opinion tout individuelle, exprimée par vous, ait paru émaner de la Société tout entière, et exprimer nos sentiments à tous, à l'égard du socialisme. — C'est là un malentendu qu'il importe de dissiper, et c'est surtout pour cela que je prends la liberté de vous répondre : il faut qu'on sache que vous avez écrit votre article *sous votre responsabilité propre* et que ni la *Coopération des Idées*, ni même son Comité ne sont engagés par là ; qu'au surplus, dans le Comité même, des protestations se sont élevées contre le jugement que vous portiez sur le socialisme, protestations dont je me fais l'écho.

Ceci dit, venons-en à votre article même. Quel but aviez-vous en l'écrivant ? Est-ce que vous vouliez déclarer la guerre au socialisme ? Au premier moment je l'ai cru. Mais d'abord je crois savoir que vous n'en aviez pas l'intention ; et d'ailleurs quelques passages de votre article même viennent expliquer votre pensée, et contredire les expressions parfois agressives que vous avez employées ailleurs. Je citerai entre autres ces deux-ci :

« Le socialisme français est à un tournant. Il peut aller, de là, à la vie ou au néant. Il peut devenir la cohésion organique, puissante *de toutes les forces progressistes du pays*, ou il peut achever de mourir de ses formules et de ses dogmes. C'est l'heure pour lui d'écouter les voix du dehors. Dans la mesure des accents il trouvera plus de SYMPATHIE vraie que de colère. »

Et plus loin :

« Il faut s'entendre... Si parfois on apprécie sévèrement ici le socialisme français, c'est parce qu'il s'inspire plus du socialisme allemand que du socialisme belge. — Quand on attaque le socialisme... ce n'est pas *contre l'idéal du socialisme* qu'on s'élève, mais contre sa politique sans dignité. »

Vous n'avez pas de haine contre le socialisme ; vous admettez même son idéal ; vous ne l'attaquez pas en tant que doctrine, vous l'attaquez à cause de la forme qu'il revêt. Vous ne le jugez pas en lui-même, vous le jugez et le condamnez sur ses actes et ses résultats.

S'il en est ainsi, si vous n'êtes pas un ennemi du socialisme, pourquoi, lorsque vous trouvez des socialistes qui accomplissent l'œuvre que vous souhaitez, leur attribuez-vous tout le mérite à eux, et non à leur doctrine ? Pourquoi, lorsque vous attaquez le socialisme allemand ou le socialisme français, n'attribuez-vous pas le mal, — que selon vous ils font, — aux hommes, et non à la doctrine ? N'est-ce pas que toute doctrine est pour vous « un carcan qui étrangle la volonté, entrave l'action libératrice ? — Mais, dites-moi, je vous prie ; qu'est-ce qu'une doctrine, sinon un ensemble de motifs d'action ? et qu'est-ce qu'un homme qui agit sans motifs ? — Je consens à combattre toute doctrine, si vous réussissez à me prouver que vous-même n'en avez pas, et qu'en fondant les Universités populaires, vous n'aviez pas de but.

« Une doctrine, dites-vous, ne vaut que ce que valent les hommes qui la vivent. » Théoriquement, cela est faux : une doctrine vaut par elle-même, — et pratiquement, c'est plus que douteux : est-il possible de concilier des actions in-

justes avec une doctrine juste ? L'a-t-on fait ? Montrez-moi qu'on l'a fait. Et si on l'a fait, cela n'a pu être qu'au prix d'un effort dont le bien a profité, et en se rapprochant de la justice autant que l'injustice le peut faire.

Vous avez attaqué le socialisme allemand, à propos du Congrès de Stuttgart. Les démocrates socialistes allemands ont inscrit dans leur programme l'émancipation physique et intellectuelle des travailleurs, et en attendant la révolution, ils ont dit qu'ils amélioreraient par des réformes le sort de la classe ouvrière. — Vous constatez qu'au moment où l'émancipation devenait possible et les réformes réalisables, les socialistes se sont refusés à les accomplir — et cela par tactique.

Il y a confusion ici, et permettez-moi de m'en étonner. — Au Congrès de Stuttgart, on n'a envisagé que les réformes politiques. — Or, de celles-là, vous vous souciez peu. — D'ailleurs on ne s'est refusé à accomplir que celles pour lesquelles il aurait fallu s'allier aux partis bourgeois, se mêler à eux, se confondre avec eux, disparaître, en tant que parti de classe ; on ne s'est refusé à accomplir que celles pour lesquelles il aurait fallu sacrifier l'espoir d'une amélioration totale. On n'a sacrifié un bien qu'à l'espoir d'un plus grand bien, on n'a consenti à subir un mal que pour en éviter un plus grand. — Qui oserait en blâmer la Social-Démocratie allemande ?

Il n'est pas un socialiste, digne de ce nom, qui se refuse à accomplir une réforme juste et possible. Vous savez que le mouvement syndical allemand est formidable, et absolument séparé du mouvement politique ; vous savez qu'il y a là-bas un grand nombre de cercles d'études sociales où la jeunesse vient s'instruire et s'élever ; vous savez que d'un bout à l'autre de l'Allemagne, les socialistes ont répandu les idées généreuses, et qu'ils sont les seuls à se dresser en face du despotisme prussien au nom de l'idéale justice ? Est-ce cela que vous appelez : « Conduire ses adeptes au passivisme aveugle, au mécanisme inconscient » ?

Vous vous étonnez de ce mot de Wurm : « La révolution est le fondement de notre existence. » Est-ce que vous désirez qu'on amuse l'ouvrier, qu'on le contienne par l'amour des idées généreuses, seulement pour l'abuser et le détourner de la lutte contre le despotisme bourgeois ? Est-ce que vous croyez possible l'émancipation intellectuelle et morale sans l'émancipation politique et économique ? Moi pas, car je me souviens du mot d'un de nos camarades ouvriers de la « Coopération » : « Quand on a le ventre vide, on n'a pas le loisir d'écouter les belles paroles. Si vous voulez qu'on vous comprenne, donnez-nous du pain. » Il est trop commode de traiter la lutte de classes de « balançoire. » Croyez-vous que parce que vous la niez, elle n'existera pas ? Et si elle existe, ne faut-il pas que le prolétariat en soit conscient, pour n'être pas écrasé ?

Vous vous attaquez au socialisme français, et vous le rendez responsable de la faiblesse de son action économique. Nous autres, Français, croyons agir quand nous nous agitions, et n'avons confiance que dans les déclamations des politiciens. Est-ce la faute au socialisme ? Si nos coopératives sont peu riches, et nos syndicats peu nombreux, il n'en est pas moins vrai que ce sont les socialistes qui les ont créés. Quand ils crient aux travailleurs de s'organiser, ils parlent dans le désert, est-ce leur faute ?

Toute l'imperfection du socialisme vient des conditions extérieures où il se trouve. La preuve en est que, lorsque le terrain est favorable, le socialisme devient inattaquable au point de vue moral, comme en Belgique. Toute la perfection qu'il montre, le socialisme la tire de lui-même.

En vérité, le moment était mal choisi pour condamner l'immoralité et l'ineffi-

cacité du socialisme français, car il vient de s'honorer par la campagne la plus désintéressée et la plus morale qui soit, et il a entraîné les travailleurs d'un tel élan, que les théoriciens retardataires, qui avaient protesté, ont suivi le mouvement.

Vous craignez que la « Crise socialiste ne se termine par l'excommunication de l'élément énergique, intelligent, humain et vivant du parti socialiste. » Permettez-moi de vous dire que votre crainte est vaine : Guesde et Vaillant ont été désavoués, même par l'organisation qu'ils avaient fondée et qu'ils semblaient diriger; ils ont été contraints d'accepter la réunion du Congrès que voulait Jaurès; dès maintenant, il est prouvé que les socialistes ne sont pas avec eux; dès maintenant on peut dire que les Jaurès, les Fournière, les Rouanet, etc., ne sortiront pas du socialisme, parce que le socialisme, c'est eux.

Croyez-moi votre tout dévoué.

ANDRÉ HESSE.

Il est fâcheux — notre ami André Hesse ne fera aucune difficulté pour en convenir — que notre état d'esprit soit tel encore que, pour une œuvre d'éducation populaire, des hommes intelligents refusent d'unir leurs efforts à ceux d'autres hommes parce que ceux-ci ne pensent pas absolument comme eux, sur tous les points de certaines questions. Il est fâcheux qu'on semble ainsi ne pas comprendre que l'accord de toutes nos contradictions et de nos divergences est dans la lumière répandue à flots, et qu'il importe avant tout de faire de la lumière. L'erreur certaine, c'est de s'y refuser.

On peut avoir des convictions très fortes et n'être pas un sectaire. On peut aussi être un sectaire sans conviction. Ce ne sont pas les convictions fortes qui sont mauvaises, au contraire: c'est le sectarisme. Il est préférable de puiser en nous-mêmes nos motifs d'agir, mais on peut aussi les puiser dans une doctrine. Toutefois, ce n'est pas une raison de s'opposer aux autres et de haïr ceux qui n'officent point dans la même chapelle. Les doctrines, surtout les doctrines sociales, ne sont que des hypothèses, des procédés un peu grossiers d'organiser notre pensée et notre action: il est absurde, il est mauvais de les considérer comme des vérités absolues.

En ce moment, Rouanet fait dans *la Revue socialiste* une critique du socialisme français et de ses pontifes, beaucoup plus sévère et documentée que celle qui a paru dans le dernier numéro de *la Coopération des Idées*. Il y a quelques mois, cela l'eût fait excommunier de son parti. Voilà l'absurde! Les partis n'ont pas de conscience, pas de principes, ils n'ont que des tactiques. Soyez socialistes, soyez ce que vous voudrez, vous aurez toujours raison sur quelques points; mais ne formez pas de partis. Restez de l'humanité entière: elle est plus grande, plus vraie, plus durable. Il est bon que les hommes ne pensent pas la même chose. Nous devons nous féliciter de la diversité de plus en plus riche des vues et des doctrines: cela prouve que notre horizon s'élargit et que l'humanité voit plus de vérité. Il n'y a que les despotes, les fous et les brutes pour souhaiter l'uniformité épouvantable de l'esprit. Groupez-vous pour agir, coalisez les énergies, faites converger les volontés: n'additionnez pas les intelligences comme des unités fixes. Dans l'œuvre humaine chacun a sa fonction, et la meilleure est celle qu'on s'est choisie.

Le socialisme allemand est un enrégimentement. Il fait des soldats et des électeurs, des instruments aveugles pour des chefs plus ou moins habiles: il ne prépare pas les citoyens libres pour la société libre que nous rêvons.

Un parti de classe ? Qu'est-ce que cela veut dire ? Mystère des dogmes ! Il n'y a que deux classes d'hommes : ceux de bonne volonté et les autres. Et ceux-ci sont si peu des hommes !

La « lutte de classes », c'est de la phraséologie. Les catégories ne sont pas des réalités. Au fond, ce sont des hommes qu'on lance contre d'autres hommes. La haine du bourgeois n'est qu'une survivance de la haine du primitif pour ceux qui n'étaient pas de son clan. Il n'y a qu'une lutte à organiser : contre le mal. En affirmant la grande solidarité humaine, nous coupons définitivement le câble des bestiales survivances.

M. André Hesse termine son excellente lettre en disant que, au moment même où le socialisme vient de s'honorer par une belle campagne de justice, il est maladroit de critiquer son action et ses formules. Je crois le contraire. C'est alors qu'il se débat, à la suite de cette campagne, dans une crise dont il peut mourir, qu'il convient de montrer brutalement ses erreurs, toute la force qu'il a stupidement gâchée, et la voie de salut. Je n'ai pas voulu autre chose.

G. D.

LES LIVRES QUI FONT PENSER

La Lettre d'un Répétiteur en congé, par Brenn

(Publiée par l'Union pour l'action morale, 6, impasse Ronsin)

La « Lettre d'un Répétiteur en congé » que l'Union pour l'action morale a publiée par fragments et qui vient de paraître en brochure, jette un nouveau rayon de lumière dans le trou noir de l'internat. Un éducateur s'est fourvoyé là-dedans, un jeune homme riche de la vraie richesse, d'aspirations généreuses, de saine gaieté, ayant un idéal d'éducation et voulant le réaliser, et, pour entrer en guerre, armé d'une licence de philosophie. Prisonnier de coutumes et d'institutions autrement étouffantes que les barrières de pierre, hauts murs des cours ou cages étroites des études et des dortoirs, il s'y est débattu, il a aimé, il a souffert ; et dans le style concis et nerveux de ceux qui savent voir et ne parlent que quand ils ont quelque chose à dire, il a raconté ses souffrances, ses luttes, ses déceptions. Que ceux qui aiment les tableaux saisissants pris sur le vif et le récit dramatique des tortures d'une âme avide de progrès, aux prises avec des esclaves, lisent ce petit chef-d'œuvre de psychologie pénétrante. Ces esclaves dont il met à nu la triste mentalité sont intéressants au plus haut degré : depuis le proviseur jusqu'au garçon d'étude, tous ont des rapports directs avec les enfants, avec ces jeunes générations où nous espérons que s'incarnera enfin une vraie démocratie, et avec l'auteur on se demande « ... par quel miracle il se peut qu'il sorte de là quelquefois des corps sains, des cœurs puissants, des esprits généreux et des consciences intègres. »

La lecture de cette lettre m'a fait tant de bien, je suis si convaincu de son utilité, que je voudrais tout admirer. Que l'auteur me permette cependant un regret : je n'aime pas sa conclusion, trop pessimiste, trop décourageante. Non, l'auteur de cette lettre n'est pas un « pion », puisqu'il a fait œuvre d'éducateur. Non, il n'était pas fou de se figurer que ses élèves pouvaient avoir confiance, l'aimer ! — Ces pauvres petits ne sont-ils pas entraînés dès l'âge le plus tendre à avoir honte de leurs meilleurs sentiments et à cacher les secrètes sympathies de

leur cœur ? Qu'importe l'indifférence apparente du moment, même l'hostilité des premières réactions ? Plus tard, quand ils auront vu plus de gens et plus de choses, ils se souviendront. Alors l'exemple vivant de loyauté et de bonté renaitra du passé, aura sa valeur, produira ses fruits. A tous il aura fait du bien. Quelques-uns lui devront d'être devenus des hommes. C'est beaucoup.

Tolstoï, par Suarès

(Publié par l'Union pour l'action Morale, 6, Imp. Ronsin).

Voici un portrait de Tolstoï buriné à la manière d'un vieux maître allemand. Les grands artistes ont saisi à leur tour les hommes de génie en l'âme de qui avaient essayé de pénétrer la multitude des admirateurs, et enfin la figure s'est dressée, si belle que toutes les œuvres d'avant ne paraissaient plus que des ébauches... tel Moïse manifesté par un Michel-Ange. Tolstoï héroïsé par Suarès sera-t-il accepté ainsi par tous ceux que remuent profondément les créations du génie ? Il ne nous appartient pas de prononcer un pareil jugement. Mais quel que doive être le relief de cette figure parmi les autres portraits de Tolstoï, lorsque le recul dans le passé permettra d'en mieux juger, dès maintenant nous pouvons dire que cette grande esquisse est une œuvre d'art originale et puissante, et nous la signalons à l'attention de ceux qu'intéressent fortement et Tolstoï et son œuvre.

D'abord l'auteur donne à Tolstoï sa place — et quelle place ! — parmi les humains de notre époque : « chaque époque a son héros : Tolstoï est celui de la nôtre ; car il est le plus humain de tous les hommes.... Aucun homme ne fait plus honneur à l'homme que Tolstoï... Le cœur de Tolstoï, et son imagination, sont l'espace le plus vaste qu'il y ait aujourd'hui dans le monde... Son horizon est immense, son étendue semble infinie ; ... et tout le peuple humain y trouve place, mêlé aux autres êtres vivants ».

Ces grandes lignes jetées, Suarès compare Tolstoï aux héros du passé : Jésus, Epicure, Çakia Mouni. Mais Tolstoï « connaît l'immense ressort de l'Etat et de la Science... Jésus ne se soucie pas des villes énormes, des continents en lutte, d'un bout de la terre relié à l'autre, des sciences et de l'art. Tolstoï est forcé de s'en occuper. »

Puis, en quelques traits, il caractérise l'éthique de Tolstoï : « Tolstoï est muet sur les droits de l'homme. Il ne lui propose que des devoirs, en échange du bonheur, qui est dans la pureté de conscience, et entre dans le détail des principales œuvres : *Guerre et Paix*, *Anna Kharénine*. *Qu'est-ce que l'Art*, sur le sens général desquelles il s'applique à nous renseigner exactement. Bésoukhov, Léviné lui fournissent la matière d'admirables portraits de Tolstoï qui remplit de lui-même tout son œuvre et dont le moi n'est cependant pas haïssable.

A la suite de Tolstoï, Suarès cherche une solution aux grands problèmes sociaux : « toute la philosophie de Tolstoï est sociale ». L'étude du fameux *Qu'est-ce que l'art*, et la recherche du sens de la vie en Tolstoï l'amènent à formuler d'ingénieuses définitions de la beauté — les railleries de son héros ne l'ont pas découragé ! — « La beauté est la perfection vivante du moi. Elle est la révélation d'une vie sensuelle et parfaite, le plaisir suprême du moi en équilibre, qui jouit pleinement de l'harmonie entre sa volonté et ses moyens, sa pensée et ses sens, sa puissance et ses effets ».

De l'orgueil : « l'orgueil est la force que la raison met dans ses preuves, et dont elle poursuit le contraire de la vérité, soit par le sarcasme, soit par le « dédain ».

De l'humour : « L'humour est l'alcool robuste, que distille un esprit assez fort pour se suffire, et qui se rit d'un objet, sans d'abord penser à en faire « rire ». En voici une plus courte, plus ramassée : « Le moi est le nœud de la force ».

Enfin après avoir exalté Tolstoï au point que toute son étude n'est qu'une longue apothéose — à peine a-t-il osé une réserve à propos de Wagner, — Suarès précise ainsi l'œuvre et le héros : « Tolstoï a laissé des épopées d'une nation inquiète, curieuse d'analyse et de vérité, héroïque dans le combat moral... C'est un tel homme, qui aura vécu sous nos yeux, — ce Tolstoï, l'Homère du « monde slave ».

Ces quelques fragments cités réussiront-ils à donner une idée de la beauté et de la force de l'œuvre d'art réalisée par Suarès ? Non, il faut lire l'opuscule entier qui forme un tout compact et solide.

Quant au style, où se reflète l'intensité de la vision intellectuelle et qui est très vigoureux, il mériterait à lui seul une étude spéciale. La recherche de l'expression adéquate à la pensée et la plus concise possible est constante, et c'est à cette recherche qu'est due sans doute la prédilection de l'auteur pour les formes archaïques. Faut-il l'en blâmer ? Et n'est-il pas bon pour le lecteur à une époque où l'on veut tout faire vite, qu'il soit forcé de lire lentement un ouvrage qui en vaut la peine ?

SYLVAIN PITT.

Nous avons reçu :

Rapport sur le Mouvement éthique, publié sous la direction de la Ligue éthique, par le Dr Fr. W. Fœrster (Berne). — Ces petits rapports sont une notation excellente de la grande révolution internationale qui est en train de s'opérer dans les âmes des meilleurs. A lire le compte rendu de cet effort immense qui s'accomplit, on reprend courage. Il faut donc le lire et le répandre. L'auteur parle longuement et chaleureusement de notre œuvre des Universités populaires.

La Rhétorique du Peuple ou la lettre, la Conversation et le Discours public, à l'usage des cours d'adultes et de l'enseignement primaire, un petit vol., 0,60 (A. Veyrière, éditeur, place de l'Hôtel-de-Ville). Ce petit volume est excellent par le but qu'il se propose. Les sociologues y trouveront en outre de curieuses observations de psychologie collective.

SOUSCRIPTION EN FAVEUR DE LA COOPÉRATION DES IDÉES

Société des Universités populaires

Nous avons reçu précédemment : 16.743 francs 55 cent. ; M. Denoyel, 2 fr. ; M. le Dr Paul Carnot, 10 fr. ; M. Louis Boisse, 6 fr. ; M. André Tachard, 20 fr. ; Mlle Fernande Salzedo, 6 fr. ; M. Léon Dufresne, directeur de l'Association des maçons de Paris, 6 fr. ; Mlle A. Lippens, 20 fr. ; M. Léon Bollack, 50 fr. ; M. P. Jouve, 6 fr. ; M. Philippe Chocarne, 10 fr. ; Mme S. Chocarne, 7 fr. ; M. Edouard Sauvage, 10 fr. ; M. de Pomaret, 6 fr. ; M. Gabriel Monod,

20 fr. ; Mme la comtesse Jean de Montmort, 25 fr. ; Mlle Renée de Montmort, 10 fr. ; M. Maurice Van Minden, 10 fr. ; M. Georges Hirschmann, 10 fr. ; M. Fernand Dreyfus, 10 fr. ; M. Jacques Hinstin, 6 fr. ; M. Gabriel Espir, 6 fr. ; M. Charles Rau, 6 fr. ; M. Pefimacange, 5 fr. ; M. Paul Batho, 6 fr. ; M. Lantz, 6 fr. ; M. O. Caruel, 6 fr. ; M. d'Estournelles de Constant 6 fr. ; M. L. Levy-Bruhl, 10 fr. ; M. Adrien Mathieu, 10 fr. ; M. Silvent, 6 fr. ; M. Bayonne, 6 fr. ; M. Le Dantec, 10 fr. ; M. Dugas, 10 fr., M. Virgile Ricci, 6 fr. ; Mme Anna Darius, 25 fr. Total : 47.419 fr. 55.

UNIVERSITÉ POPULAIRE

157, Faubourg Saint-Antoine, 157

(Enseignement populaire supérieur)

OUVERTURE

le Lundi 9 Octobre, à 8 heures du soir

M. Gabriel SÉAILLES

FERA UNE CONFÉRENCE SUR CE SUJET :

ÉDUCATION & RÉVOLUTION

SUIVIE DE

La Maison du Peuple

poème de M. Fernand GREGH, dit par l'Auteur.

LIRE :

Tolstoï, par SUARÉS, 1 franc

Edité par l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.

Lettre d'un Répétiteur en congé, par BRENN, 0 fr. 60

Edité par l'Union pour l'Action morale, 6, impasse Ronsin.